

L'investissement du Massif de l'Authion - Journée du 11 Avril 1945

La journée du 11 avril commença mal pour le commandement français: à l'aube, les Allemands contre-attaquent le B.M. 21 sans succès au Fort de Raus mais reprennent tout le terrain conquis par le B.I.M.P. dans le secteur Ouest de la Forca. Les compagnies du B.I.M.P. demeurent toute la journée à l'abri sur la contre-pente. C'est sur le camp de Cabanes-Vieilles que l'assaut des Français est lancé vers 9 heures après une efficace préparation d'artillerie : les chars des Fusiliers Marins encadrés par les fantassins du B.M. XI débouchent dans le camp. A la mi-journée le commandant Magendie donne l'ordre de contourner la Maison du câble et d'occuper le Vaïercaout au Sud de l'Authion pour menacer les arrières de l'ennemi. Puis les hommes de la section d'assaut du lieutenant-colonel Lichtwitz se lancent sur le fort de Mille Fourches progressant lentement sous la protection de tirs de fumigènes. Le fort est investi après 20 heures, 30 prisonniers se rendent, le premier bastion de l'Authion est conquis. Au soir du 11 avril, les pertes de la D.F.L. semblent toujours aussi énormes comparées à son avance de quelques centaines de mètres sur le terrain. Cependant, les Allemands n'ont pu anéantir les troupes françaises et dans l'après-midi, leur système de défense bascule du Sud vers le Centre. Le but du commandement allemand n'est plus de tenir les positions de l'Authion mais de ralentir l'avance française. Bien qu'autorisé à suspendre son offensive, le général GARBAY décide de « *poursuivre malgré tout, pour en finir* ». La chute des positions de l'Authion interviendra le lendemain 12 avril...



Général GARBAY
Commandant la 1^{ère} D.F.L.



Cimetière de l'Escarène

Crédit photo : Ecpad

Source : www.alpes39-45.forumactif.com

« Laisser à d'autres les lauriers qui jonchent le sol de l'Allemagne et finir, dans un secteur isolé, l'épopée qu'ils ont vécue depuis les jours les plus sombres, sur les champs de bataille les plus éclatants ».

Général de Gaulle
Mémoires

CHRONOLOGIE DES OPERATIONS

et sommaire des témoignages

JOURNEE DU 11 AVRIL 1945

MATINEE

L'aviation d'assaut effectue 38 sorties sur la Forca, Plan Caval et des positions de batteries dans la région de Fontan.

5h30 - FORT DE RAUS – deux contre-attaques allemandes. La compagnie MULLER du B.M. 21 résiste et l'ennemi se replie.

- 3 - Témoignages du colonel Henri BERAUD et de Yves GRAS (B.M.21)

CIME DU DIABLE et MONT CAPELET SUPERIEUR

(2.685m et 2.637m) - Prise de la Cime du Diable par le 3^{ème} R.I.A (2^{ème} Bataillon) avec l'aide de l'artillerie. Ils reçoivent l'ordre de s'y maintenir par une température de -15 degrés et sans ravitaillement.

6h30 - LA FORCA - La compagnie Picard du B.I.M.P. qui occupait l'éperon subit une contre-attaque. Elle se cramponne et se maintient sur la partie Sud de l'éperon malgré le froid et le manque de ravitaillement. L'ennemi parvient à reprendre une partie du terrain conquis la veille sur le piton Nord que le B.I.M.P. tentait, mais en vain, de reprendre. Sur ce piton, entre la Forca et la Redoute, la section de pionniers du Lieutenant Fraysse décroche, à bout de munitions. Seule la côte 2068 de l'éperon restait encore entre nos mains.

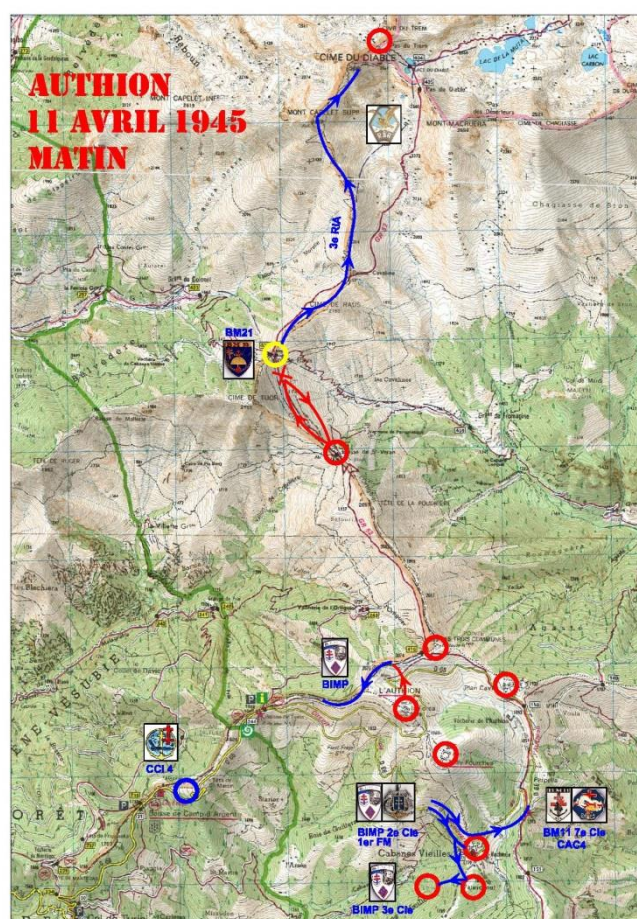
- 5 - Témoignage d'Albert PIVETTE (B.I.M.P.)

8h - CABANES-VIEILLES - A 8h le B.I.M.P. repart à l'attaque (2^{ème} cie Thomas) vers Cabanes-Vieilles avec 2 chars légers du 1^{er} R.F.M. (Coelembier). Un des chars détruit la veille obstruant la route est poussé dans le ravin. Cabanes-Vieilles est difficilement investi par la 2^{ème} cie du B.I.M.P. Une section de la C.A.C.4 et le B.M. XI (6^{ème} Cie Luciani) sont envoyés en renfort mais Cabanes-Vieilles étant occupé par leurs camarades épuisés, ils poussent jusqu'au carrefour de la croix de Parpella.

- 6 - Témoignages du colonel Henri BERAUD ; de Michel THIBAUT (B.I.M.P), de Roger BARBEROT (R.F.M.) et de Jean CANDELOT (R.F.M.)

TETE DE VAIERCAOUT - Le B.I.M.P. (3^{ème} cie Golfier) attaque à la mitrailleuse malgré les barbelés et traverses minées et prend la tête de Vaiercaout (pentes à 40°) puis dévale vers la Maison du Câble (11 prisonniers) ce qui l'amène au-dessus de Cabanes-Vieilles. La prise du sommet par la section de l'adjudant Marty entraîne une vigoureuse contre-attaque qui oblige les Français à redescendre avec 27 hommes hors de combat. L'évacuation par brancards sur des plaques de glace est un vrai cauchemar ; trois heures pour arriver en sécurité sur la route. (30 tués et 77 blessés)

- 13 : Témoignage de Roger Marty (B.I.M.P.)



Légende:

- Positions Françaises
- Positions Allemandes
- Positions prises par les Français
- Déplacements Français
- Déplacements Allemands
- X Echec d'une attaque Française
- X Echec d'une attaque Allemande

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

L'investissement du Massif de l'Authion - Journée du 11 Avril 1945

DEUX CONTRE-ATTAQUES ALLEMANDES AU FORT DE RAUS

Le témoignage du Colonel Henri BERAUD

« A 5 heures du matin, la fusillade se rallume dans plusieurs secteurs. Fidèles à leurs habitudes de défensive, les Allemands ont contre-attaqué aux premières lueurs de l'aube, sur un terrain qu'ils connaissent très bien. La 3./B.M. 21 (capitaine MULLER) qui s'est installée sur sa conquête de la veille autour de l'ouvrage du col de RAUS, a envoyé sa 1^{ère} section (sous-lieutenant TOMMASI) à la cime de TUOR, la 2^{ème} (sous-lieutenant CAILLIAU) dans les tranchées autour de l'ouvrage, la 3^{ème} (sous-lieutenant ALBOSPEYRE) en réserve dans le fort avec des éléments de la compagnie de commandement qui ont rejoint dans la soirée, ce qui provoqua un certain encombrement dans l'ouvrage. Mais tous étaient épuisés, frigorifiés, et le capitaine MULLER accepta de sacrifier quelque peu la sécurité au bénéfice des hommes, heureux de pouvoir dormir tout leur saoul et à l'abri !



Mars 1945 - Retour de manœuvres : le Lieutenant CAILLIAU en tête de la 2e section /3e Cie du B.M. 21 Col. Pierre Hugues
Source : A.D.F.L.

Le tireur au F.M. Georges MENANT, arrivé le dernier, a été obligé de s'installer dans le noir près de l'entrée *«sous une voûte suintant l'humidité, en plein courant d'air»*. Ayant trop froid pour défaire ses chaussures, il s'est étendu tout harnaché à côté de son F.M. tout en cherchant un sommeil qui, malgré la fatigue, ne viendra pas. Sur le terre-plein devant l'entrée, le guetteur «CULOT», un ancien du Maquis du Vercors comme MENANT, veille en battant la semelle.



Le B.M. 21 au Fort de Raus
Source : L'épopée de la 1^{ère} D.F.L.

Vers 5h30, rafale d'arme automatique suivie du cri : *«Alerte !»*. MENANT, empoignant son F.M., court auprès de «CULOT» qui lui montre des *«petits points rouges qui s'allument au flanc de la vallée, tandis que des détonations crépitent, et de près : entre cinquante et cent mètres»*.

L'engagement est bref et le silence revient. De l'intérieur du fort, des hommes accourent. Certains cadres paraissent sceptiques *«quant à la réalité des motifs qui nous ont fait déclencher le tir»*.

Mais quelques minutes plus tard, entre la cime de TUOR et l'ouvrage, ont lieu des explosions mêlées de rafales de P.M., et des hurlements suivis de nouvelles rafales et de coups isolés. Puis c'est de nouveau le silence !

Dès le lever du jour, les *«marsouins»* sortent de l'ouvrage et vont *«aux résultats»*. Sur le névé en contrebas, ils découvrent le cadavre d'un grenadier allemand : c'est un jeune de 20 ans, comme MENANT, tué par une rafale qui lui a traversé la poitrine. Dans son portefeuille, une photo : une vieille femme, dans une cour de ferme, au milieu de ses poules.

«Elle ressemblait à ma grand-mère» songe MENANT. Mais son émotion sera brève : glissées dans le ceinturon du mort, des grenades à manche entourées de pains de tolite qui, placées dans l'un des créneaux aurait été, selon le sous-lieutenant ALBOSPEYRE, *«suffisantes pour mettre la plus grande partie de la garnison du fort qui dormait entassée, à poings fermés, hors de combat»*. Un peu partout autour du fort traînent des armes abandonnées, des grenades, des paquets d'explosifs et des équipements ensanglantés.

Chacun, alors, mesure sa chance : grâce à l'insomnie de MENANT et à la vigilance de son camarade «CULOT», ils ont «sauvé la boutique», mais ce coup de main a quand même coûté six blessés à la 3^{ème} compagnie.

A 6h30, c'est au tour du fameux piton Nord d'être violemment contre-attaqué.

Les pionniers du B.I.M.P. qui sont couchés au milieu de leurs morts, ont maintenu toute la nuit un contact étroit avec l'adversaire. Transis de froid, ils sont à bout de munitions.

Le lieutenant FRAYSSE donne l'ordre de repli après avoir épuisé toutes les grenades. Seule, la 2^{ème} section tient toujours la cote 2068. Les mortiers commencent un tir de harcèlements sur la position perdue ».

Col. Henri BERAUD

Il y eut sur Raus deux contre-attaques allemandes, heureusement mal synchronisées. La première (racontée par G. Menant) venant du vallon du Caïros, la seconde, un peu plus tard, venant de Saint-Véran par Tuor. Elles ont été repoussées, la première comme il est raconté, et la seconde parce que, méfiants, les hommes du B.M. 21 gardaient la cime par laquelle ils avaient eux-mêmes attaqué la veille. J-M. SIVIRINE

Le témoignage de Yves GRAS, B.M. 21

« Cette fois la 2^{ème} section avait été attaquée par des Allemands qui s'étaient infiltrés entre la cime de TUOR et le col de RAUS et qui étaient descendus sur le fort par le chemin que nous avions pris la veille. Les Allemands avaient été reçus par le feu de nos armes automatiques et par les voltigeurs du caporal ANDEVERT et voyant que nous étions sur nos gardes ils avaient disparu dans la nuit.

Cette contre-attaque nous cause quelques pertes, six blessés dont le sergent ROMÉY. Mais lorsque le jour se lève vers 6 heures nous avons la satisfaction de trouver le cadavre d'un Allemand gisant à quelques 20 mètres du P.M. d'ESTORMEL.

Un peu partout sur les pentes de la cime de TUOR traînent des armes abandonnées, fusils, mitraillettes, lance-grenades, grenades, pétards. Nous découvrons également des traces de sang, témoignage que la riposte avait porté.

Le 11 avril le P.C. du bataillon se porte au Fort de RAUS et installe son observatoire sur la cime de TUOR. La 2^{ème} compagnie (capitaine LAFAURIE) essaie, au début de l'après-midi, d'attaquer la Baisse de SAINT VERAN.

Mais la raideur des pentes et une vive réaction des armes automatiques et des mortiers ennemis l'empêchent de déboucher. L'artillerie allemande prend à partie la cime de TUOR où l'observatoire du bataillon est un peu trop visible et nous cause des pertes (1 tué à la compagnie, le soldat VILLAR) ».



1945 - Le sous-lieutenant
Yves GRAS
Col. Philippe Gras



Mars 1945 Légende de Pierre Hugues : « De droite à gauche : Capitaine MULLER, Aspirant GRAS et Lieutenant ALBOSPEYRE » - Col Pierre Hugues - A.D.F.L.



Le Sergent-chef Marcel VILLEMEN, mort pour la France au combat de L'AUTHION le 11 avril 1945

Comme PLONEIS, VILLEMEN était soldat au 24^{ème} Régiment d'Infanterie coloniale détaché de Tripoli de Syrie à Chypre afin de participer aux côtés des britanniques à la défense de l'Ile. C'était le 17 juin 1940.

Avec les trois cinquièmes des hommes du Bataillon, VILLEMEN s'est rallié à la France Libre pour continuer la guerre aux côtés des britanniques. Il est à la garde d'honneur des drapeaux français et anglais à chacune des prises d'armes, en Egypte, en Syrie, en Cyrénaïque, à Tunis, en Italie. Il a combattu à Bir Hakeim, à El Alamein et au Garigliano.

En quatre ans de campagnes tout autour du bassin méditerranéen et sur les trois continents du vieux monde romain, Villemén a gagné ses galons. En 1945, il est adjudant de compagnie de commandement, chargé de tous les détails du service d'une unité extrêmement lourde. Strict et méthodique, il est quelquefois l'objet de petites insolences *"On vous voit partout au repos, mais vous êtes plus difficile à rencontrer à la bagarre. Ou êtes-vous alors ?"*. Placide, Villemén répond : *"Mon petit gars quand tu en auras fait autant que moi, de la bagarre, on te nommera adjudant. Tu te mettras où tu pourras"*.

Le 10 avril 1945 à l'attaque de l'Authion, la 1^{ère} Compagnie du Bataillon d'Infanterie de Marine a besoin de renforts pour conserver sa conquête.

Déjà les antichars sont montés dans l'après-midi. Il faut encore du monde, le Commandant désigne la section de Pionniers. C'est la dernière unité formée de toutes jeunes recrues ; l'aspirant qui les commande n'est guère plus aguerri que ses hommes ; l'ensemble ne tiendra pas longtemps sur le piton au milieu des blessés et des morts des attaques précédentes, c'est ce que pense Villemén. Il rend compte à son capitaine qu'il montera en ligne avec la section de Pionniers pour seconder l'aspirant dans sa tâche difficile.

Le 11 au matin la section de Pionniers reçoit la contre-attaque allemande, après de durs combats les 7 survivants ne disposent plus que de quelques grenades, ils ont perdu la position.

Le sergent Villemén n'est jamais redescendu du piton ; son corps a été détruit par les tirs de mortiers qui pendant trois jours n'ont pas cessé de s'abattre sur la position.

Il était de ces chefs de guerre sortis du rang qui, pour avoir tenu tous les postes de combat, connaissent tous les devoirs de la gradaille. Il n'avait que 27 ans.

Commandant MAGENDIE

SUR LE PITON DE LA FORCA

Albert PIVETTE (B.I.M.P.)

Col. Albert PIVETTE



« Le 11 avril au matin, nous remettons ça. L'ensemble des positions ennemies a commencé à être entamé par les compagnies voisines et notre objectif, menacé d'être pris à revers, peut enfin être enlevé par un nouvel assaut.

Nous saurons par la suite que cette position n'était tenue que par un très faible effectif allemand mais qui, grâce aux mines et à la situation qui nous dominait, a tenu tête et repoussé les deux premiers assauts.

Dans cette affaire, la compagnie a eu 40 tués ou blessés et pour l'ensemble du bataillon le total des pertes est de 147, dont 52 morts. C'est cher payé ! ... Parmi les blessés de la compagnie, HOCHTETTER, atteint par une balle à la base de la nuque. Je le revois, quand venant d'être atteint, il s'en allait seul vers le poste de secours, en lançant en direction de ses compatriotes et adversaires, en allemand, toutes les injures qu'il pouvait dire. Il s'en tirera, mais il s'en fallait de peu. A peine guéri, la fin de la guerre étant intervenue, il s'en ira en Allemagne pour « *petit compte à régler là-bas* ».

Pour certains, ce sera le premier et le dernier combat... A moins d'un mois de la victoire.

Je cite entre autres, les deux frères EVEN, ce bon camarade qu'était le sergent-chef VILLEMEN, vétéran de toutes les campagnes du B.I.M., en dernier lieu comptable d'une compagnie et qui avait demandé et obtenu, pour prouver qu'il n'était pas embusqué, de participer à l'attaque et où il devait laisser la vie. (...)

Ces derniers combats devaient valoir au bataillon sa 4^{ème} citation à l'ordre de l'Armée et pour moi une 3^{ème} citation, à l'ordre de la Division cette fois.

La tâche de la compagnie est terminée, elle n'a d'ailleurs plus guère les moyens de poursuivre, mais toutes les fortifications ne sont pas enlevées. Il faut l'intervention des chars des Fusiliers Marins, réussissant à grimper presque au sommet, celle de l'artillerie tirant des obus au phosphore et l'utilisation des lance-flammes pour en avoir raison ».

LE B.I.M.P. A L'ATTAQUE DE CABANES-VIEILLES

Par le colonel Henri BERAUD



Soldats du B.I.M.P. Juste avant l'offensive sur l'Authion
Col. R. Polvet

« A 8 heures, la 2^{ème} compagnie (lieutenant THOMAS) du B.I.M.P. reprend l'attaque, sur le camp de CABANES-VIEILLES, avec l'appui de deux chars. Pendant la nuit, la section VIALA avec une équipe du Génie a déminé la route jusqu'aux premiers baraquements. Pour faire le passage, l'un des chars sautés la veille est basculé dans le ravin par un blindé. (...) »

La section DREYFUS est en tête, mais elle ne peut se déployer car le terrain est trop escarpé. Abrité derrière le char qui a sauté dans le dernier virage avant le camp, le sous-lieutenant DREYFUS voit à une dizaine de mètres devant lui le groupe du caporal-chef FLORENTZ, arrêté par des tirs ajustés provenant des bâtiments du camp. Ne pouvant faire déborder ce groupe DREYFUS lui crie : « En avant, FLORENTZ, lance ton groupe ! ».

Le caporal-chef, un ancien F.F.L., désigne l'objectif à ses hommes, accroupis derrière lui puis s'élance en criant « En avant ! ». Il reçoit une balle en pleine poitrine. Le sous-lieutenant, quittant son abri, bondit auprès du caporal ANTONI, un jeune Corse qui a dû tricher sur son âge pour pouvoir s'engager en 1943.

DREYFUS lui crie :

« ANTONI, à toi le commandement du groupe et en avant ! », mais il s'aperçoit que « le brave petit Corse, qui n'avait que 18 ans, lance vers moi un regard que j'avais déjà vu plusieurs fois sur des visages de soldats au combat : un regard de détresse, le regard de quelqu'un qui aurait voulu obéir, exécuter, se sacrifier, mais qui physiquement ne le pouvait pas ». (...) »

La mort dans l'âme, persuadé que sa « dernière heure était venue », le sous-lieutenant bondit, mitraillette à la main, en emmenant derrière lui le groupe FLORENTZ.

En courant, les hommes tirent des rafales de P.M. et de F.M. en direction des fenêtres des baraquements. Deux soldats tombent... Sur un geste de DREYFUS, le sergent-chef TAMBURINI entraîne les deux autres groupes. Le tir de l'ennemi s'arrête, quelques Allemands s'enfuient des baraquements du camp...

Vers midi, la compagnie THOMAS achève de nettoyer le camp avec l'aide de ses chars. C'est alors que les Allemands déclenchent un violent tir de 88. Le lieutenant-de-vaisseau HAUTIERE et un Fusilier Marin sont tués.



Images de reconstitution de l'attaque
de Cabanes-Vieilles - Ecpad



Les obus frappent le rocher sous lequel se trouve l'obusier. Comme ce blindé est tourelle ouverte, le chauffeur CANDELOT se souvient que « les éclats rentraient et tourbillonnaient dans le char ». (...) »

L'investissement du Massif de l'Authion - Journée du 11 Avril 1945

Quand la poussière se dissipe, le commandant BARBEROT qui a planqué sa Jeep à l'angle d'un mur et déployé sa carte sur le capot voit le chef de char THEOBALD : « *ployé en deux, le visage crispé, qui se traîne en se tenant le bras jusqu'à la Jeep* ». (...). Après THEOBALD, c'est l'aspirant VASSEUR qui revient étendu sur la plage arrière d'un char, évanoui et couvert de sang. Le char le ramène à reculons pour qu'il reste protégé par la tourelle. Il a une artère coupée. Il l'a échappé belle. On lui fait un garrot. (...)



Images de reconstitution Ecpad
Ci-dessus, à gauche : Roger BARBEROT
Ci-dessous, Jeep des Fusiliers Marins
dans Cabanes-Vieilles



Dans le camp, alors que les six officiers de la 2/B.I.M.P. sont en train de casser paisiblement la croûte assis en rond entre les bâtiments, ils entendent un long sifflement vrillé, suivi d'une déflagration toute proche .

Le sous-lieutenant DREYFUS voit son camarade VERNIER « *s'arrêter de parler au milieu d'une phrase, frappé en plein cœur par un éclat de 77* ». Frais émoulu de l'école de Cherchell, il venait de se marier à Alger... Pendant que tout le monde fait le dos rond sous le tir des 88, le lieutenant FAYAUD de la compagnie antichar C.A.C. 4 se porte seul sur la crête.



Le Lieutenant FAYAUD et le Commandant MAGENDIE

Le caporal-chef GALLION le voit faire « *de grands signes avec une carte d'état-major. Nous y sommes montés avec une mitrailleuse de 12,7, puis un canon de 57 et avons sérieusement sonné une colonne italo-allemande qui se repliait. Aussi curieux que cela paraisse, nous avons le cœur serré devant le carnage parmi les mulets. Pour les Allemands et les Italiens, c'était une autre affaire. Les mulets n'avaient pas demandé la guerre* ».

Colonel Henri BERAUD



A droite, Albert VERNIER
Source : Les Tahitiens dans la guerre

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

L'investissement du Massif de l'Authion - Journée du 11 Avril 1945



DEBUT DE L'ATTAQUE SUR CABANES-VIEILLES

Michel THIBAUT, B.I.M.P.

« Départ en camions, vers les montagnes, nous débarquons à SAINT ETIENNE DE TINEE. Nous prenons à pied l'ascension vers l'Italie, par une sente étroite. Il y a de la neige et plus nous montons, plus il fait froid.

Après des heures de marche nous arrivons au haut d'une cime, c'est le col de LA LOMBARDE, au fond nous apercevons des baraques, c'est CABANES-VIEILLES.

Nos unités sont déjà en place et au contact avec l'ennemi : les canons de 105 sont en action, les obus sifflent en passant par-dessus nos têtes et tapent dans la montagne et provoquent des éboulis de rochers qui dévalent dans la vallée. Nous devons nous en protéger. Nous plaçons, Bernard JACQUEMART et moi, nos deux mortiers de 60 mm, en direction de l'ennemi, nos pourvoyeurs approchent de nous les munitions et se préservent de la vue d'en face le mieux possible.

La bataille fait rage, nous tirons une trentaine de projectiles, nous avançons lentement en rampant. Mis à nouveau en position, nous faisons feu : «incident de tir», un de nos engins contient un obus qui n'est pas parti et qui reste coincé dans le canon. Le percuteur a bien touché la cartouche mais celle-ci ne s'est pas allumée. Bernard déboîte la plaque de base, saisit le canon et le penche doucement vers l'avant pour faire descendre le projectile. Je saisis mon mouchoir, nous faisons écarter les pourvoyeurs, j'attends que l'obus apparaisse à la sortie. Doucement et avec précaution, je m'en saisis vite, je place une goupille de sécurité dans son logement. Ouf... je balance l'obus vers le fond du ravin. Nous avons eu une belle frousse, Bernard et moi, nos fronts perlent de sueur ».

Albert Warren Teuranarii VERNIER



L'acte de décès du 13 avril 1945 établi à LEVENS indique qu'Albert VERNIER est décédé le 11 avril à 14h à La BOLLENE VESUBIE dans les Alpes Maritimes, crête de l'Authion. Son décès est attesté par Jules DEMARET, lieutenant au Bataillon d'Infanterie de Marine du Pacifique, en qualité d'officier de l'état-civil, sur la déclaration de deux témoins : André DREYFUS, âgé de trente ans,

sous-lieutenant au B.I.M.P. et Jean ROULEAU (frère de Jean-Pierre Rouleau) âgé de vingt-quatre ans, sous-lieutenant au B.I.M.P.

De la classe 1935, le sous-lieutenant Albert Vernier ancien élève de l'Ecole nationale de la France d'outre-mer est affecté le 12 juin 1940 au 43^{ème} Régiment d'Infanterie coloniale, 2^{ème} compagnie, matricule 261.

Il est fait prisonnier dans la Meuse le 16 juin et interné dans plusieurs stalags et camps de travail. (...).

Le Service des disparus militaires dans une note du 12 avril 1945 à l'adresse du Ministre des prisonniers, des déportés et des réfugiés, indique :

Vernier. A., N° Matricule 6.399 F.Z – M. STAMMLAAGER I A STABLACK (Deutschland), originaire de Tahiti. Ce prisonnier a été libéré en 1943 et rapatrié en tant que natif et fonctionnaire colonial pour encadrer les prisonniers de couleur détenus à Pont à Mousson (Meurthe et Moselle). Ses dernières nouvelles datent de juillet 1943 ; depuis on a signalé à notre requérante que l'intéressé était parti sans laisser d'adresse.

Il s'est échappé de France pour passer la frontière espagnole le 14 août 1943 et réussit à gagner Casablanca le 17 novembre 1943. Albert Vernier est d'abord affecté au Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique avant de passer au Corps expéditionnaire d'Extrême Orient le 15 juillet 1944. Il épouse le 7 mars 1944 Madeleine Le Moal domiciliée à Oran et avocate de profession. Un enfant, Anne Vernier, naît de cette union le 17 décembre 1944 à Oran. Albert Vernier est ensuite muté au Corps léger d'intervention le 20 novembre 1944 avant de rejoindre la 1^{ère} DFL le 20 janvier 1945.

Il intègre le B.I.M.P. en station dans les Alpes maritimes à Levens le 6 avril 1945.

Source et crédit photo : Jean-Christophe Teva Shigetomi - Association les Tahitiens dans la guerre

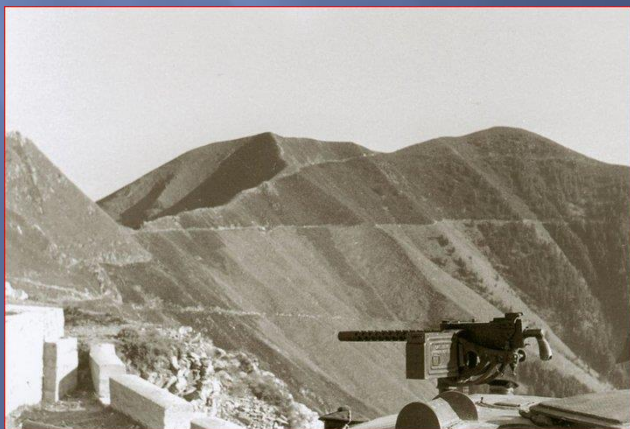
10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

L'investissement du Massif de l'Authion - Journée du 11 Avril 1945

LES FUSILIERS MARINS A L'AUTHION

IMAGES DE RECONSTITUTION ECPAD

Source : www.alpes39-45.forumactif.com





DERNIER FEU D'ARTIFICE A CABANES-VIEILLES

Roger BARBEROT, R.F.M.

« Le Massif de l'Authion où va se dérouler la bataille est à quelques cinquante kilomètres au Nord de NICE et domine les stations de sports d'hiver de PEIRA-CAVA et de TURINI.

Les chars ne se sont pas hissés sans mal à 2.000 mètres d'altitude. C'est sûr qu'on ne doit pas les attendre là. D'après l'ordre de bataille ils doivent foncer et occuper les cols dès que l'infanterie aura réduit les forts.

Après quoi nous essayerons de passer sur le versant italien. Une fois dans la plaine, en roulant jour et nuit, nous serons bientôt à TURIN, MILAN, VENISE.

Mais les choses ne se présentent pas dans l'ordre logique prévu par l'Etat-Major. L'infanterie n'arrive pas à s'emparer des forts. Des bombardiers lourds les réduiraient facilement en miettes. Mais cette campagne des Alpes est, dans l'offensive générale qui déferle sur l'Allemagne, une partie de guerre perdue et oubliée et nous n'avons droit qu'à un appui aérien tactique léger.

L'infanterie est bientôt bloquée dans la montagne, accrochée aux rochers et ne peut pas s'aventurer sur les glacis nus comme la main qui entourent les forts. Il faut des efforts inouïs pour la ravitailler de nuit en eau, en vivres, en munitions. Il faut des heures pour couvrir à pied un kilomètre à vol d'oiseau. Les nuits sont encore très froides et les journées déjà torrides.

Une fois de plus, le scénario est modifié. Les chars légers vont essayer, sous la protection de tirs fumigènes, de foncer à flanc de montagne vers les cols et les arrières sans attendre que les forts soient tombés.

C'est ainsi que nous avançons d'abord vers CABANES-VIEILLES dans un épais nuage de fumée.

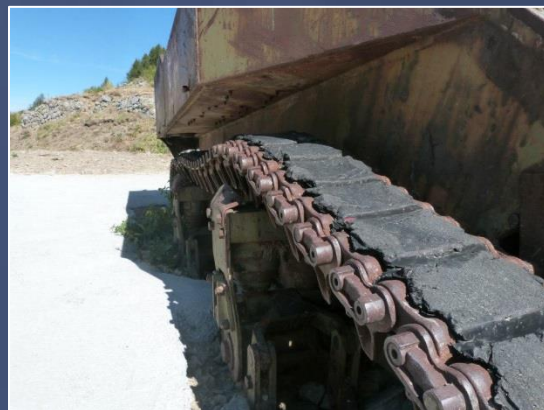
En vue des baraquements, le char de tête saute sur une mine et bloque la route. Tant pis pour l'intendance ! Un coup d'épaule du char suivant le fait basculer dans le vide. Ses quinze tonnes rebondissent sur les rochers comme si c'était un jouet. Quand il s'arrête enfin quelques centaines de mètres plus bas, il n'est plus qu'un tout petit point à peine visible à la limite de la forêt.



Les chars du R.F.M. grimpent vers Cabanes-Vieilles (reconstitution) - Fonds François Engelbach

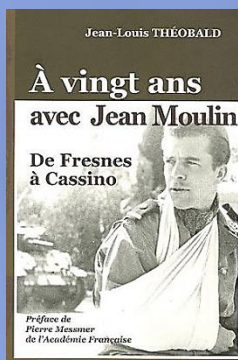


Le char ayant été basculé dans le vide. Photo de Ralph Alberto lors d'une recherche dans le vallon de Trabuc (septembre 2000)



*Chenille du char Stuart basculé dans le vide
Source : Page Face Book « Le char de l'Authion »*

Dès que nous avons occupé le col et les baraquements, qui ont été très maltraités par le feu des chars, j'ai planqué ma jeep à l'angle d'un mur et déployé ma carte sur le capot. A quelques dizaine de mètres, sur l'esplanade, THEOBALD, à découvert, hurle aux chars de se disperser et de se mettre à l'abri. « Pftt... » comme dirait VASSEUR.



Un coup de 88 tombe au milieu du terre-plein. Quand la poussière se dissipe, je vois THEOBALD, ployé en deux, le visage crispé, qui se traîne, en se tenant le bras, jusqu'à la jeep. Nous l'installons sur le siège arrière. Il ne dit rien mais grimace de douleur. Je ne sais pas s'il est gravement blessé ou non.

Je prends une photo qu'il me reprochera beaucoup par la suite. Je lui répondrai plus tard, en riant, que, vivant, elle était pour lui ; mort, pour sa famille.

Il appréciera médiocrement la plaisanterie.

Après THEOBALD, c'est VASSEUR qui revient étendu sur la plage arrière d'un char, évanoui et couvert de sang. Le char le ramène à reculons pour qu'il reste protégé par la tourelle. Il a une artère coupée. Il l'a échappé belle ! On lui fait un garrot.

Quand il revient à lui c'est pour dire avec un air de pantin triste : « C'est de ma faute ».

Il répète avec obstination : « C'est de ma faute. Je n'ai pas tiré sur les maisons qui étaient en bas et à gauche. C'est là où les Fritz étaient planqués. Je crois que j'ai été touché par une grenade à fusil. Pftt... ».

Il poursuit : « Et puis, comme je ne voulais pas mourir à l'intérieur - c'est dégoûtant, ça met du sang partout, ça démoralise l'équipage - je suis sorti pour aller mourir dans le fossé. Et puis je me suis dit que je n'étais pas mort. J'entendais un chœur de voix célestes qui me disaient : non, non, non... petit VASSEUR n'est pas mort. Après, je ne sais pas ce qui s'est passé. Ce sont les gars qui m'ont ramené ».

Il conclut piteusement : « J'ai raté la Croix de la Libération ».

VASSEUR portait sur lui le fanion de l'Escadron de chars. Il est criblé d'éclats et couvert de sang.

Je le passe à JICKY (LAMOTHE-DREUZY) qui prend la suite ».

Roger BARBEROT



Armand VASSEUR

Jean-Louis THEOBALD (1923-2012)



Né à Besançon en 1923, Jean-Louis Théobald fait ses études de médecine à Lyon en 1941, avant d'être choisi par Jean Moulin l'année suivante pour devenir, sous le pseudonyme « Terrier », l'officier de liaison de Daniel Cordier avec le général Delestraint, chef de l'Armée secrète.

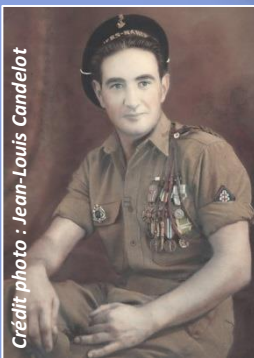
Il est envoyé à Paris afin de préparer l'implantation de la délégation de Jean Moulin en zone Nord à la fin du mois de mars 1943. Le 9 juin 1943, il est arrêté avec le général Delestraint, alors qu'il s'étaient donné rendez-vous non loin du métro Pompe. Emprisonné à Fresnes, Jean-Louis Théobald subit 18 interrogatoires avant d'être déporté. Evadé durant son transport vers l'Allemagne en janvier 1944 et revenu en France, il passe en Espagne et en Afrique du Nord. Il est alors affecté sur sa demande au 1^{er} régiment de fusiliers marins de la 1^{ère} DFL. Il combat en Italie puis, après le débarquement en Provence, participe à la libération de la France (Toulon, Lyon, Belfort). Il est trois fois blessé avant la fin de la guerre contre l'Allemagne. Après la guerre, le Capitaine de vaisseau Théobald sert en Indochine et en Afrique comme Administrateur de la France d'Outre-Mer puis diplomate aux USA et en Allemagne.

Jean Louis Théobald était Grand officier de la Légion d'honneur. Il est l'auteur de l'ouvrage « A vingt ans avec Jean Moulin, de Fresnes à Cassino », éd. Cêtre, 2005. Il est décédé en 2012.



LA CHANCE DE GATOUNES

Jean CANDELOT, R.F.M.



Crédit photo : Jean-Louis Candélet

« Le lendemain (11 Avril) c'était une nouvelle attaque, celle d'ailleurs où GATOUNES fut blessé par une balle qui, c'est incroyable, rentra par le périscop, y zigzagua et lui déchira la peau du crâne en se plantant dans son front. Il s'extraît en hurlant de douleur. J'étais juste derrière son char et GATOUNES se jette à l'abri derrière le mien :

il n'a qu'une blessure superficielle, mais quelle trouille il a eue !



*Roger GATOUNES,
décédé en avril 2013*



Le char de GATOUNES est immobilisé au milieu de la piste, je pars lui donner une mitrailleuse de 30, la sienne étant enrayée. Ce jour-là les chars du 1^{er} Escadron firent des actions d'éclat.

Nous arrivâmes à CABANES-VIEILLES où nous avons tenté de remorquer un char qui se trouvait immobilisé, en mauvaise posture ; les Allemands nous tirant au 88 du côté italien, mais leur angle étant mauvais, nous entendions les obus passer au-dessus de nous.

Nous dûmes l'abandonner [le char] et nous replier juste en-dessous d'un poste de ravitaillement allemand où nous avons d'ailleurs trouvé de bons cigares et des vivres.

L'obusier est un char à tourelle ouverte, l'ennemi canardait le rocher au-dessus de nous, les éclats rentraient et tourbillonnaient dans le char, CAILLOU fut d'ailleurs grièvement blessé et évacué, moi-même ai retrouvé des éclats dans mon battle-dress, nous avons eu de la chance ».



Fonds François Engelbach



Col. ECPA-Sirpa - Source : Journal Roya Bevera 2005



Col. ECPA-Sirpa - Source : Journal Roya Bevera 2005



A L'ATTAQUE DE VAIERCAOUT

Par Roger MARTY, B.I.M.P.

Pour dominer le camp de CABANES-VIEILLES au Sud, la 3^{ème} compagnie (capitaine GOLFIER) du B.I.M.P., qui a pu pousser six mitrailleuses américaines de 30 à une cinquantaine de mètres de l'ennemi, change de tactique et commence par l'attaque de la tête de VAIERCAOUT (1.817 m). A 10 heures, les mitrailleuses tirant à pleines bandes protègent les voltigeurs qui progressent à travers mines et barbelés, guidés par le lieutenant MARTY qui a fait la reconnaissance de la veille.



Source : L'épopée de la 1^{ère} D.F.L.

Sur la position, les abris sont fouillés un à un. MARTY abat un tireur allemand alors qu'avec sa mitrailleuse il bloquait l'avance de la 3^{ème} section. Cinq grenadiers et deux mitrailleuses sont capturés. Ensuite, prenant la maison du Câble à revers, une section dévale sur l'objectif, fait six prisonniers et prend trois mitrailleuses. Le reste de la garnison s'enfuit vers le mont GIAGIABELLA.

11 avril - « La nuit a été pénible à cause du froid mais tous sont prêts ; à l'aube une caravane de muletiers improvisée nous apporte de la nourriture et l'animation renaît. On entend au loin, les chars se mettre en place : ils finiront par passer et foncer sur CABANES-VIEILLES, derrière VAIERCAOUT !

Je guide la compagnie sur l'itinéraire reconnu la veille ; nous pouvons régler nos tirs et donner l'assaut. Tout se passe bien cette fois, malgré de fortes résistances, mais nous voulons en finir.



Un à un les abris sont fouillés, nous faisons quelques prisonniers mais plusieurs Allemands, ne pouvant fuir préfèrent se faire tuer comme ces trois derniers qui tenaient un nid de mitrailleuse, le dernier que j'ai pu enlever avec l'aide de deux jeunes engagés.

Ceux-ci, dans leur nervosité extrême m'ont lancé leurs dernières grenades en pleine poitrine : à cette distance, j'avais le temps de les ramasser, de menacer les lanceurs affolés et si maladroits puis de les envoyer, au jugé, en direction de l'ennemi.

Nous nous installons sur la position conquise ; notre capitaine R. GOLFIER put enfin récupérer une vraie paire de chaussures, action qui fut immortalisée par un photographe indiscret ! Ce fut le point final, sinon glorieux de l'attaque de la 3^{ème} compagnie !

Les forts se rendent ; CABANES-VIEILLES, le col sont occupés ; la route de la vallée de la ROYA est ouverte...

Alors commencent à arriver les nouvelles, les noms des morts, des blessés, les récits des combats des autres unités.

Les jours suivants, de retour à Levens nous avons su l'émotion de ceux qui, aux échelons arrière étaient sans nouvelles et ne voyaient des combats que des camions descendant les morts et les ambulances ramenant les blessés : tous cherchaient à reconnaître un ami, un vieux compagnon, un frère. Pour les jeunes qui étaient là, l'expérience valait un vrai baptême du feu, l'excitation en moins. Une fois de plus j'étais indemne mais, sur les cinq lits retenus quatre étaient occupés ».



ECHEC DE LA PRISE DE LA BAISSSE DE SAINT-VERAN

Lieutenant PORTELATINE, 3^{ème} R.I.A.

« Nous avons été repérés par un observateur. Heureusement, l'habitude est bien prise, la S.E.S. est très dispersée sur une plateforme rocailleuse ; on est brusquement pris sous une dégelée de salves de mortiers diaboliquement bien ajustées. On entend les coups de départ sourds du fond de la VALLEE DE CAIROS, les interminables sifflements qui s'atténuent à mesure que montent les obus à ailettes, puis les nouveaux sifflements qui enflent en retombant ; que c'est long (....) jusqu'à l'éclatement sec, suraigu, rageur.

Accroupi je regarde ou cela tombe ; en plein sur nous ; pas la moindre erreur de pointage. Je vois des gars qui courent, courbés sous leur sac pour sortir des points d'impacts, et c'est ce qu'il ne faut pas faire ; les salves se déplacent en effet pour couvrir toute la plateforme, et selon la technique du «tir au lapin» pour suivre les groupes qui, instinctivement se déplacent.

Je hurle : «ne bougez pas, couchez-vous». Je ne sais comment, mais ils ont l'air de m'entendre (ou ils comprennent tout seuls : tout le monde se couche sous son sac.)

A quelques mètres de moi BETAIN est blessé. Je rampe auprès de lui. C'est un éclat dans le ventre. Couché sur le dos, il ne se plaint pas mais déjà son visage est terreux. Je ne sais pas - il souffre - mais je pense qu'il doit avoir peur ; j'ai encore plus peur que lui : on est loin, bien loin de tout secours (...). Noël est également blessé (...) son visage est livide et il est très choqué ».



Ambulances assurant l'évacuation des blessés vers l'Escarène puis l'hôpital militaire de Beaulieu
Journal Roya Bevera, 2005

SECONDE JOURNEE AU PITON NORD DE LA FORCA Colonel Henri BERAUD

L'échec de la diversion sur SAINT-VERAN n'a guère soulagé les rescapés du B.I.M.P., toujours accrochés aux pentes du piton Nord...

« A 15h, l'aspirant PARIGOT, rassemblant les éléments de la section de pionniers, les débris de la 1^{ère} section et de la section antichars du B.I.M.P., part à l'attaque du piton Nord. Le moral est très bas, mais les «marsouins» repartent quand même. Au moment où le tir d'artillerie doit se lever, l'aspirant, suivi du caporal TRUCHON, s'élance en avant de la section. Un obus «ami» trop court tombe entre eux : le caporal est tué.

L'aspirant, arrivé seul au sommet et ne se voyant pas suivi par ses hommes, se replie alors sur la section, clouée au sol par les armes automatiques de la crête de l'ORTIGHEA. Le piton Nord reste aux mains de l'ennemi et les «marsouins» s'accrochent à nouveau et avec obstination sur ses flancs, car la mission est de «tenir coûte que coûte», la relève étant «pour demain matin».

Dans la forêt de TURINI, le sergent GRAFTO (1^{er} bataillon de Transmissions) voit passer des véhicules qui reviennent de l'avant. «Ces mêmes camions qui les ont conduit à l'assaut remportent les pauvres gosses empilés, pêle-mêle, jambes ballantes, inertes dans leurs uniformes, tels que les a saisis la Grande Faucheuse, un peu plus pâles seulement. Aux cahots de la route, on les croirait même encore souples. Ils sont là, sans une bâche pour les dissimuler aux yeux de leurs camarades».

Des jeunes des villages environnants, réquisitionnés pour conduire les mulets chargés de vivres, de munitions, de couvertures, jusqu'à proximité des positions, ont la douloureuse surprise de redescendre les tués, à raison de trois par animal.

Ces chargements macabres sont ensuite dirigés sur le cimetière de L'Escarène, où un piquet d'honneur leur présente les armes au moment de la mise en terre. Certains venaient du bout du monde pour une France Libre... ».

PÈRE JEAN STARCKY (1909-1988)



Jean Starcky est né le 3 février 1909 à Mulhouse (Haut-Rhin). Son père est fondé de pouvoirs à Mulhouse mais aussi en Pologne et en Tchécoslovaquie où séjournera le jeune homme. Il poursuit des études supérieures à l'Institut catholique de Paris, à l'Institut des hautes études, à l'Institut biblique de Rome et enfin à l'Ecole biblique de Jérusalem.

Avant la Guerre, Jean Starcky est prêtre du diocèse de Paris puis professeur d'Ecriture sainte à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth et curé de Palmyre.

Exempté de service militaire, il n'est pas mobilisé en 1939. Il prend connaissance de l'appel du général de Gaulle peu après le 18 juin et, bien que maintenu exempté de service à deux reprises par la commission de réforme de Beyrouth en 1940, il s'engage volontairement dans les Forces Françaises Libres fin août 1941, au lendemain de la campagne de Syrie. Il est incorporé le 29 août 1941 comme aumônier militaire et affecté au 1^{er} Bataillon d'Infanterie de Marine. Désigné comme aumônier de la garnison de Beyrouth en décembre 1941, il est affecté en avril 1942 au Bataillon de Marche n° XI qui stationne en Palestine puis il arrive au Caire début juillet 1942. En septembre 1942, il est nommé aumônier capitaine.

Passé en Libye le 25 janvier 1943 puis en Tunisie le 28 avril, le Père Starcky est ensuite affecté, à partir du 27 novembre 1943, au Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique (B.I.M.P.). Il embarque à Tunis pour l'Italie le 17 avril 1944.

Il s'illustre par son courage, son abnégation et sa grandeur d'âme notamment lors des combats du Garigliano où, sous un bombardement intense, il va en rampant assister un soldat allemand qui se meurt à quelque distance entre les lignes. Après la campagne d'Italie, il est dirigé sur Tarente à la fin de juillet 1944. Il débarque à Cavalaire en Provence le 17 août et prend part aux opérations devant Hyères et Toulon et participe ensuite aux combats de la campagne des Vosges en Haute Saône, puis à la campagne d'Alsace.

Le 11 avril 1945, il est blessé à la face par un éclat d'obus dans les combats du Massif de l'Authion dans les Alpes et est démobilisé en septembre suivant.

Après la guerre, Jean Starcky est professeur au Grand Séminaire de Meaux et membre (1945-1949), de l'Institut français d'Archéologie de Beyrouth. De 1948 à 1952, il est professeur à l'Institut catholique de Paris et chercheur au CNRS (1949-1978), spécialisé dans les études épigraphiques en Syrie et en Palestine. A partir de 1952 il participe au déchiffrement et à l'interprétation des "manuscripts de la Mer Morte". Directeur de l'Institut français d'Archéologie (1968-1971), il demeure après sa retraite en 1978, Directeur de recherche honoraire au CNRS. Jean Starcky est décédé le 9 octobre 1988 à l'hôpital du Val-de-Grâce à Paris. Il a été inhumé au cimetière du Montparnasse.

- Officier de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération - décret du 20 novembre 1944

Source et crédit photo : Ordre de la Libération



RELEVÉ DU B.I.M.P. SUR LE PITON DE LA FORCA Raymond SAUTREAU, B.M. 21

Carnet de route du sous-Lieutenant Raymond SAUTREAU (B.M. 21) : témoignage recueilli par le Colonel Henri BERAUD et transcrit par Pascal DIANA.

« 11 avril. Cette nuit la compagnie a reçu - sans casse - un tir de mortier.

Les combats reprennent dès le petit jour : d'abord au Nord, vers le col de RAUS puis devant nous sur la FORCA et au Sud, là où nous voyons les chars progresser.

Sur l'arête de 1889, la position de ma section est inconfortable. Mon groupe Nord se fait rafaler de l'ORTIGHEA sans répondre. Des coups de mortier tombent de temps en temps sur la route.

En revanche nous sommes aux premières loges et je constate que depuis ma reconnaissance du 25 mars, la neige a bien fondu.

Au-dessus et derrière CABANES-VIEILLES le B.M. ferraille dur. (...)

La compagnie LAFAURIE en partant de la cime de TUOR se précipite sur la baisse de SAINT-VERAN mais, repoussée, doit se replier.

Nous relevons la compagnie PICARD du B.I.M.P. et dans la foulée nous devons nous emparer du «*piton de la coupole*» qui résiste toujours.

Relève et attaque sont simultanées et la pagaille indescriptible. Nous passons littéralement par-dessus les sections qui se sont faites hacher par les défenses avancées de la FORCA.

Dans un vaste creux de terrain, le spectacle est affreux, partout des morts, des infirmiers qui soignent et évacuent les blessés, un aumônier officie. Le terrain est bouleversé par les trous d'obus et les matériels jonchent le sol.

Nous remplaçons dans leurs trous les voltigeurs du B.I.M.P. crispés sur leurs armes, marqués par deux jours de combat.

En aménageant une ébauche de tranchée, je déterre le corps à demi enfoui du sous-lieutenant DUCHENE.

Le capitaine GORY lance ma section sur les pentes Nord où nous tombons dans le vide mais les mitrailleuses de l'ORTIGHEA se réveillent et, de nuit, nous nous installons en défensive ».

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945



LES GROUPES D'ASSAUT DE LA 1^{ère} D.F.L. AU FORT DE MILLE FOURCHES Lieutenant-colonel André LICHTWITZ Q.G. 50

« Dès le début, les opérations s'avèrent difficiles les effectifs fondent. Secret, scrupuleux, le général GARBAY a préparé l'attaque avec talent et minutie. Il se désole de l'importance des pertes et décide d'engager les groupes d'assaut de la Division.

« Vous pourriez peut-être essayer quelque chose avec vos flûtes et vos mandolines » *.

Avec l'aide du Génie, nous construisons une réduction de MILLE FOURCHES qui semble le plus inaccessible des trois forts dont nous devons nous emparer. Juché à 2.000 mètres, entourés de hautes grilles et d'un profond fossé, enterré sous 5 mètres de terre, il paraît imprenable. L'aviation s'est ridiculisée en essayant de l'atteindre. Plus précis, les obus de notre artillerie ont creusé des entonnoirs dans l'épais matelas de terre qui le recouvre. La route qui y mène est entièrement profilée. Aucun char ne saurait s'y engager sans être immédiatement stoppé.

Le 10 avril, vers 18 heures, alors que la nuit tombe, je m'empare avec une section d'assaut d'une casemate blindée qui empêche la 3^{ème} compagnie (capitaine PICARD) d'occuper le piton Nord de l'Authion.



Section d'assaut du commando lance-flammes
du Q.G. 50 de la 1^{ère} D.F.L.
Col. Marcel Orhan - A.D.F.L.

* Bazookas et lance-flammes

RAYMOND DELANGE (1898-1976)



Raymond Delange est né le 21 janvier 1898 à Jouars-Pontchartrain dans les Yvelines. Son père était rentier et sa mère sage-femme. Incorporé en avril 1917, il passe par le centre d'EOR d'Issoudun et termine la guerre comme sous-lieutenant. En 1920-1921, il est admis à l'Ecole de Saint-Maixent d'où il sort major. Ayant choisi l'Infanterie coloniale, il entame dès lors une série

de séjours outremer. A partir de 1935, méhariste, il séjourne essentiellement en Afrique noire, au Soudan, en Mauritanie, au Sénégal et au Tchad. A la déclaration de guerre, il est commandant du groupe nomade des Confins tchadiens.

En août 1940, le chef de bataillon Delange prend, aux côtés du colonel de Larminat, une part capitale au ralliement du Congo à la France libre. Le 28 août, à Brazzaville, il prend le palais du Gouverneur à la tête d'une unité de renfort devant, à l'origine, être envoyée en métropole. Pour la part prise au ralliement, il est bientôt condamné à mort par le gouvernement de Vichy.

A la tête du Bataillon de Marche n° 1, il participe au ralliement du Gabon avant d'être dirigé depuis Bangui sur l'Egypte et le camp de Qastina en Palestine. Il commande son bataillon pendant la campagne de Syrie en juin 1941.

En octobre 1941, le BM 1 se dédouble pour former le BM XI. Ces deux unités, avec le 1^{er} Bataillon d'Infanterie de Marine forment la 3e Brigade Française Libre dont le commandant Delange prend la tête.

Promu lieutenant-colonel, il commande le groupement "M" de la Colonne Leclerc au moment de la 2e campagne du Fezzan. Il devient gouverneur et commandant militaire du Fezzan en janvier 1943. A l'été 1943, promu au grade de colonel, il prend le commandement de la 1ère Brigade de la 1ère D.F.L. qu'il dirige pendant la campagne d'Italie, le débarquement en France et les combats dans les Vosges et en Alsace.

A la veille de la capitulation allemande, il prend la tête de la 4e Brigade dans les Alpes, au Massif de l'Authion où il termine la guerre.

Nommé général de brigade en 1945, il exerce de nombreuses missions en Afrique Noire ou en AEF. Il commande ensuite les territoires du sud tunisien avant de prendre, en Indochine, le commandement des Forces terrestres et de la 4e Division et enfin, l'Inspection des Forces terrestres d'Extrême-Orient. Général de division en 1955, commandant la Division d'Alger puis adjoint au commandant de la 10e Région militaire, sa carrière s'achève, en janvier 1958, avec sa promotion au rang de général de corps d'armée.

Le général Raymond Delange est décédé le 14 mai 1976 au Val-de-Grâce. Il est inhumé au cimetière du Montparnasse à Paris.

- Grand Croix de la Légion d'Honneur
 - Compagnon de la Libération - décret du 2 décembre 1941
- Source et crédit photo : Ordre de la Libération

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

Le 11 avril au matin, les CABANES-VIEILLES sont prises par les Fusiliers Marins de « **BARBEROTT** » (*Barberot*) et la 2^{ème} compagnie du B.I.M.P.

Le général GARBAY me demande alors d'attaquer MILLE FOURCHES. Je règle l'opération avec le colonel DELANGE, après entente avec le commandant MARSAULT pour l'artillerie et le commandant MAGENDIE pour les mortiers. Je n'engage que quatre sections de mes groupes d'assaut.

Les groupes d'assaut



Entraînement de la section d'assaut

Source : Le front oublié des Alpes Maritimes. H. Klingbeil

Chaque section est composée de six bazookas avec six servants de bazookas armés de mitraillettes et de grenades au phosphore, de six lance-flammes avec également six servants dotés de mitraillettes et de grenades au phosphore. Bazookas et lance-flammes sont protégés par un fusil-mitrailleur et par des mortiers légers au tir précis.

Ces hommes savent combien ils seront vulnérables devant les forts mais cette disposition étagée de leurs forces les rassure.



Départ de la Section d'assaut de Beaulieu Sur Mer
Col. Marcel Orhan - A.D.F.L.

Gérard MARSAULT (1912-2000)



Gérard Marsault est né le 1^{er} avril 1912, à Cholet. Son père était directeur commercial. Il entre à l'Ecole Polytechnique en 1932 et devient officier d'Artillerie coloniale.

Affecté en 1937 au Tchad, il rallie les Forces françaises libres le 28 août 1940, au moment du ralliement du territoire. Promu capitaine en janvier 1941, il commande la batterie de côte n° 5 à Port Gentil.

Muté au Levant, il prend le commandement de la 5e batterie du 1er R.A. au sein de la 2e Brigade de la 1ère DFL. Il part pour la Libye en avril 1942 et participe, dès lors, sans interruption, à toutes les campagnes de la Division. Sous les ordres du commandant Bavière, il est chargé pendant les combats de Bir-Hakeim d'une opération de diversion au sud, en direction de Djalo. Il participe aux combats d'El Alamein et de la libération de la Tunisie, effectuant des déplacements très importants ainsi que des tirs précis et nourris qui neutralisent les batteries ennemies. Il se distingue particulièrement à Takrouna (8 -11 mai 1943) malgré de continuels bombardements de gros calibres sur l'observatoire qu'il occupe. Promu chef d'escadron en juin 1943, il prend le commandement du Groupe d'artillerie 155 mm. Après la réorganisation de la 1ère DFL, il prend le commandement du 1er Groupe du 1er Régiment d'artillerie, qu'il mène pendant tous les combats de la Division en Italie, (12 mai-20 juin 1944), s'illustrant par son courage, sa compétence technique et apportant à l'Infanterie l'aide la plus précieuse aussi bien par l'aptitude manœuvrière de son groupe que par la puissance, l'opportunité et la précision de ses tirs.

Il prend ensuite le commandement du 3ème Groupe et participe à la campagne de France, se distinguant dès les opérations qui amènent la prise de Toulon. Le 23 août 1944, afin de mieux remplir sa mission, il porte son groupe à moins de 1.000 mètres du fort de la Colle Noire tenu par l'ennemi. Il parvient ainsi, par son exemple personnel et par ses dispositions judicieuses, à tirer le maximum de son groupe, apportant à l'Infanterie l'appui le plus puissant et le plus efficace.

Durant la bataille pour la libération de l'Alsace, du 1er au 21 janvier 1945, sur le front de Benfeld, Gérard Marsault apporte à l'infanterie l'appui le plus efficace. Pendant les journées de l'offensive victorieuse du nord de Colmar, (23 janvier-2 février 1945), à Guémar et à Illhaeusern, les feux meurtriers de son groupe brisent la résistance de l'ennemi. Il se porte lui-même à maintes reprises en des points violemment battus, montrant en cette circonstance un absolu mépris du danger.

De 1945 à 1948, il est en AEF puis, de 1953 à 1954, en Indochine, chef des travaux Publics opérationnels. De 1956 à 1958, il est directeur du service des matériels et bâtiments de l'AEF et, de 1961 à 1963, directeur du service des matériels et bâtiments de l'AOF. En 1964, Gérard Marsault est promu général de brigade. Le général Gérard Marsault est décédé le 23 octobre 2000. Il a été inhumé au cimetière du Montparnasse à Paris.

• Commandeur de la Légion d'Honneur

• Compagnon de la Libération - décret du 16 octobre 1945

Source et crédit photo : Ordre de la Libération

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

Je rassemble les groupes d'assaut dans la nuit vers une heure du matin, pour éviter les vues de l'ennemi, DELANGE joint, pour notre protection, deux sections d'infanterie commandées par DELAUNAY du B.M. XI.

La route qui conduit à notre base de départ au pied de MILLE FOURCHES est dominée par les forts. Nous sommes à la merci d'une cigarette allumée.

Nous montons en silence. Soudain une fusée. Tout le monde se plaque à la route. Nous constituons heureusement un relief imperceptible pour des rétines à 1.000 mètres au-dessus de nous.

Encore deux fusées. L'ennemi est-il alerté ? Impression désagréable d'inquiétude...



Le col de Mille Fourches – Source : l'Épopée de la 1^{ère} D.F.L.

4 heures du matin. Nous commençons à gravir la montagne au sommet de laquelle se trouve MILLE FOURCHES. Plusieurs éclatements de mines anti-personnel. FALERET, le pied arraché, saute sur son moignon pour rejoindre le poste de secours. Il faut attendre les premières lueurs du jour pour déminer.

5 heures du matin. Nous reprenons notre progression. Je fais porter le matériel : bazookas, lance-flammes, échelles, par les voltigeurs qui n'attaqueront pas, pour que les gars des sections d'assaut ménagent leurs forces. La montée à pied est raide pour des hommes dotés de légères chaussures américaines à semelles de caoutchouc.

(Note d'Henri Klingbeil : Il se passe alors 14 heures où les sections commandées par le lieutenant-colonel Lichtwitz restent sur la pente sud du fort attendant la nuit.)

Après une demi-heure d'ascension, je demande la préparation d'artillerie prévue. Le tir des 155 entame une partie de la montagne.

TIRS D'ARTILLERIE SUR LES FORTS

Maurice VALAY, 1er R.A.



« Nous progressons de PEIRA-CAVA au col de TURINI ; au-delà, la route, étroite, à flanc de montagne, est sous le feu direct des fortifications, masses grises découpées sur le ciel nuageux ; à pied, des sapeurs jalonnet les bas-côtés de fumigènes sur plusieurs centaines de mètres ; en attente dans un sous-bois, nous regardons se déployer le ruban de fumée qui s'accroche aux rochers ; allons-nous subir des tirs pendant ce passage à vue ?

Vient l'ordre de mise en route : moteurs ronflants, les pièces de la batterie s'engouffrent dans le nuage de brouillard pour se rapprocher des forts ; des fantassins nous accompagnent, barda, mitraillette, bazooka sur le dos ; c'est pour dégager le terrain que nos tirs sont réglés en avant de leur progression, mais ce sont eux, à la grenade, au lance-flammes, soutenant les chars légers, faisant les prisonniers, qui investiront les casemates, laissant leur peau entre les rochers froids.

Nous prenons position dans une combe, arrosions les forts de tirs à vue et continus ; trente mètres en dessous de nous, parmi des croûtes d'herbe semées de pierraille, une de nos pièces est prise sous le feu d'un contre-tir de mortier : je vois les impacts faire des trous blancs dans le vert, j'entends le bruit mat des explosions, des cris mêlés à des ordres, je vois courir des servants : le lieutenant d'une de nos pièces est blessé par des éclats.

A pic vertigineusement, au travers des lambeaux de nuages qui glissent lentement au-dessous de nous, le fond de la vallée, mi-ombre mi-lumière, est tapissé de pâturages qui forme une tache de paix.

Ce seront là mes derniers tirs, mes dernières images de guerre. (...)

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

Les blocs de rocher dévalent sur nous. L'ennemi est oublié, les dispositions d'attaque rompues ; chacun essaie d'éviter l'avalanche de pierres. Personne n'apprécie le ridicule de la situation. Il faut avertir MARSAULT « *Ici assaut 1, m'entendez-vous ?* »

Les liaisons radio sont trop longues. Je fais envoyer une fusée rouge pour interrompre le tir d'artillerie. Nous nous contenterons des mortiers à fumigène qui coiffent maintenant le sommet de MILLE FOURCHES, cependant que l'artillerie et les mortiers lourds aveugleront les autres forts pendant notre progression.

L'escalade est dure, surtout pour ceux qui portent les lance-flammes et les échelles. Pas de réaction de l'ennemi.



Tirs au mortier pour couvrir l'avance des troupes

Crédit photo : Col. J. Manzone

*Source : Commémoration des combats de l'Authion 1945-1985
CDIHPP*

Nous approchons du sommet ; nos mortiers claquent à 50 mètres de nous.

Je rassemble les sections dispersées par l'effort de la montée. Les sapeurs du Génie feront sauter la grille, les sections d'assaut neutraliseront les caponnières avec leurs bazookas et leurs lance-flammes.

Louis LECLERC (Génie)

11 avril. « *C'est vraiment intenable.*

SAUVAGEOT, BOUDET, ROBERT, GERAOUI gravement blessés, cela devient une hécatombe, si cela continue je serai seul pour lancer échelles et grappins... si j'arrive en haut. L'attaque sur La FORCA a été abandonnée en début d'après-midi, notre effort se concentre sur MILLE-FOURCHES ».



Je donnerai le signal aussitôt que les fumigènes commenceront à se dissiper. Tels sont, du moins, nos plans.

Au moment précis où nous commençons à distinguer la redoutable silhouette du fort, le feu semble jaillir de toutes les pierres. En même temps nous avons l'impression qu'on nous tire dans le dos.

C'est la garnison de la FORCA qui vient de nous apercevoir. Tout le dispositif est immédiatement désarticulé, car chacun choisit le creux ou la pierre qu'il estime capable de l'abriter. Quelques blessés glissent la pente, d'autres dégringolent beaucoup plus bas... ce sont les morts.

On ne sait comment se protéger. Le fort, illuminé par le feu qui sort de toutes les embrasures, a un aspect terrifiant. Les pertes se multiplient. Impression de flottement.

Nous rampons dans la boue d'un ruisseau pour nous rapprocher de nos objectifs.

Les obus ont fait une énorme brèche dans la grille, mais tout près, à 80 mètres, la caponnière est intacte. Il faut la détruire si nous voulons descendre dans le fossé qui entoure le fort, du moins de ce côté.

Je n'ai près de moi, à plat ventre, que le lieutenant BIENVENUE et mon radio, tellement aplati qu'il en oublie de redresser son antenne.

Quelques hommes rejoignent, gênés pour ramper par leur bazooka. Un premier porteur de bazooka vient de se coller près de moi. Il essuie son visage couvert de sueur et son bazooka rempli de boue. Il tire immédiatement, trop vite, et rate son objectif. Il est naturellement séparé de son servent et a de la peine à recharger son arme, car il est obligé de rester à plat ventre pour bénéficier de la protection du ruisseau boueux qui nous abrite. Pendant ce temps, un autre bazooka nous rejoint. Il est pâle, résolu, sûr d'atteindre l'objectif. Bientôt, nous avons cinq lance-flammes, également prêts à entrer en action. Il est inutile d'essayer de rassembler toute la section.

Après avoir pris tout leur temps, les deux bazookas tirent... les deux rockets atteignent la caponnière. Immédiatement les lance-flammes font un bond de 20 mètres qui met le fort à portée de leur feu. L'un d'eux est blessé, mais des quatre autres les flammes jaillissent et convergent sur la caponnière qui flambe.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945



Détail des deux caponnières du fort des Mille-Fourches
Source : Fortweb.net ou PASCAL DIANA ???

C'est le grand moment. J'informe par radio mes chefs de section que la caponnière est neutralisée et demande à chacun de m'envoyer une demi-section pour exploiter notre succès.

C'est le moment d'y aller. «A moi les groupes d'assaut !»

Un bond nous porte au contact du fossé qui entoure MILLE FOURCHES. Incrustés dans la terre, mes deux bazookas rechargent leurs armes. Mais notre succès partiel a changé l'atmosphère. Tous ont suivi et tirent dans toutes les directions. Bientôt les bazookas et les lance-flammes des autres sections entrent également en action.

Nous en profitons pour installer nos quatre échelles et nous précipiter dans le fossé. BIENVENUE jette une grenade dans l'embrasure de la caponnière à un endroit où il n'y a pas d'autres meurtrières et grimpons sur le toit du fort.

Nous voilà bientôt presque tous rassemblés, jetant nos grenades à phosphore dans toutes les bouches d'aération. L'air est bientôt irrespirable, la fumée nous aveugle, nous sommes obligés de mettre nos masques, notre situation devient difficile.

Brusquement un cri : «Mon Colonel...».

Dans le brouillard, à l'arrière du fort, à droite près de l'autre caponnière, que nous n'avons pas pu réduire, deux bras levés et presque immédiatement, deux autres et puis d'autres encore...

Bientôt toute la garnison avec ses officiers.

En toussant, ils s'alignent d'une manière impeccable, seulement gênés dans leur garde-à-vous par les quintes de toux qui les font légèrement osciller.

Ils se sont placés sur un rang, comme pour une revue, probablement avec l'arrière-pensée que cet attroupement discipliné les mettra à l'abri de toute nervosité de la part du vainqueur.

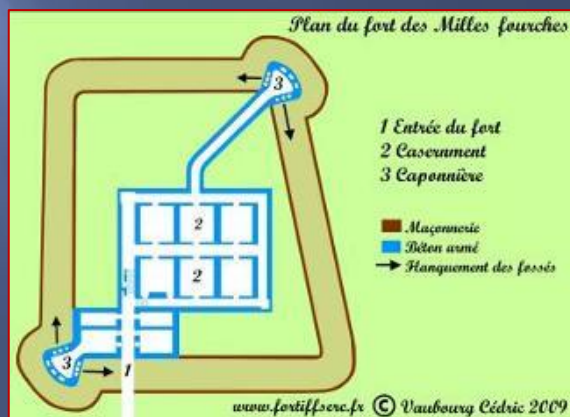
Le lendemain à l'aube, l'attaque de LA FORCA se déroule d'une manière presque identique. J'utilise les hommes des sections qui n'ont pas participé à la prise de MILLE-FOURCHES, que les récits de leurs camarades ont survolté.

Le soir, nous prenons PLAN CAVAL avec les chars des Fusiliers Marins que d'habiles manœuvres de BARBEROT ont conduit sur les pentes les plus escarpées de l'Authion.

Une fois de plus, dans notre histoire, la route de l'Italie nous est ouverte, mais ce sont nos Alliés qui entreront à TURIN ».

Colonel André LICHTWITZ

Henri KLINGBEIL : les Allemands étaient terrés dans le fort de MILLE FOURCHES afin de se protéger du bombardement, une défense du fort en lui-même étant rendue très difficile et hasardeuse en raison des positions surélevées aux abords du fort.



Fort des Mille-Fourches
Crédit photo : Yan Duvivier

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

André LICHTWITZ (1899-1962)



André Lichtwitz est né le 31 octobre 1899 au Bouscat en Gironde de parents négociants en vin à Bordeaux. Mobilisé en avril 1918 au 4e R.A.L., il est volontaire pour le front et se trouve en ligne dès le mois de juillet.

Démobilisé, il monte à Paris pour y faire ses études de médecine et entre à l'internat des hôpitaux de Paris en 1924. Il se lance ensuite dans la

préparation du concours de médecin des Hôpitaux et exerce à l'hôpital Lariboisière.

Médecin personnel de Paul Reynaud, il est mobilisé comme médecin capitaine de réserve en septembre 1939 et affecté à un hôpital de l'intérieur. Il demande à servir au front et est envoyé comme médecin-chef au 85e RI faisant partie de la 45e DI ; il s'illustre au cours des difficiles combats de juin 1940 et notamment le 10 juin lors de la puissante attaque allemande sur l'Aisne et la Vesle qui, crevant le front de la 44e DI à Fismes, menace d'encercler le 85e RI.

Le docteur Lichtwitz prend alors spontanément le commandement d'une compagnie dont les cadres sont hors de combat, arrête son mouvement de repli, la ramène en ligne et l'y maintient pendant 8 heures jusqu'au moment où parvient l'ordre de se replier. Le lendemain 11 juin, au cours du repli de son unité à Chatillon-sur-Marne, il réussit à évacuer sous le feu tous ses blessés et quitte la ville en dernier, juste avant la destruction du pont de Port à Binson en transportant un blessé sur son dos sous des tirs très violents d'infanterie et un intense bombardement. Parvenu sur la rive sud, trouvant des éléments d'infanterie privés de cadres, il organise la défense aux abords du pont jusqu'à l'arrivée d'officiers. Il installe ensuite un poste de secours aux abords du même pont.

Démobilisé au moment de l'armistice, il cherche immédiatement à constituer un des tout premiers mouvements de résistance en France. Fin 1941, il s'évade par l'Espagne où il est emprisonné pendant trois mois avant de gagner le Portugal. A la mi-avril 1942 le général de Gaulle tombe très gravement malade sans qu'aucun médecin ne parvienne à établir de diagnostic. Le lieutenant-colonel Billotte, membre de l'Etat-major particulier, ayant appris la présence à Lisbonne du Dr Lichtwitz et connaissant sa réputation, obtient des Britanniques de le faire venir d'urgence par avion à Londres. Après un premier examen, André Lichtwitz diagnostique une crise aiguë de paludisme et quelques jours plus tard, le chef des Français libres est rétabli. Engagé dans les Forces Françaises Libres, il rejoint ensuite la Libye où l'envoie le général de Gaulle qui le recommande auprès du général Catroux afin qu'il serve, selon son désir, "le plus près possible des premières lignes".

Affecté à la 1^{ère} Division Française Libre, il dirige d'abord la liaison infanterie-chars de la division et prend le commandement des groupes d'assaut avec lesquels il participe à toutes les campagnes de son unité. A El Alamein en octobre 1942, il se distingue comme médecin-chef du 2e Bataillon de la 13e Demi-brigade de Légion étrangère en partant en tête le 24 octobre avec les deux compagnies d'attaque de son bataillon, soignant sous les balles les blessés et ramenant deux prisonniers italiens.

Nommé médecin commandant, il prend part en 1943 à la campagne de Tunisie puis à celle d'Italie où il débarque le 27 avril 1944. Affecté à la compagnie de QG 50, toujours volontaire pour les missions dangereuses, il est chargé le 11 mai de faire la liaison entre l'infanterie française et les chars américains lors de la percée du Garigliano. Le 14 mai il est atteint par des éclats d'obus ; à peine guéri, il rejoint la Division et donne encore des preuves de son courage à Radicofani où il reste constamment avec les éléments de pointe malgré le feu de l'ennemi. A nouveau blessé par des éclats d'obus le 15 juin, il participe néanmoins à la destruction de deux chars "Panther" deux jours plus tard ; il est une troisième fois blessé le 18 juin par l'éclatement d'une mine puis une dernière fois touché le lendemain lorsque sa voiture, atteinte de plein fouet par un obus, prend feu.

Le 16 août 1944, André Lichtwitz débarque en Provence puis participe à la campagne d'Alsace où il organise et dirige l'opération qui aboutit à la prise de la cote 620 qui défend Belfort. Promu au grade de médecin lieutenant-colonel, il forme sous ses ordres, en mars 1945, un groupe d'assaut divisionnaire formé de trois sections. Dirigé après l'Alsace vers les Alpes, il attaque l'ennemi le 10 avril 1945 sur le piton nord du Massif de l'Authion. Après avoir réduit une casemate blindée, il dégage une compagnie voisine lui permettant, malgré ses pertes sévères de conserver une position essentielle.

Le lendemain, il dirige personnellement l'assaut du fort de Mille Fourches et contraint les 28 Allemands de la garnison à se rendre. Le 12 avril, il joue un rôle essentiel dans la chute de « Plan Caval ». C'est en grande partie à l'action d'André Lichtwitz et de ses hommes que les forces françaises doivent la prise de l'Authion et la libération des derniers territoires arrachés à l'ennemi.

Dès la fin de la guerre, le docteur Lichtwitz est envoyé par le gouvernement provisoire aux Etats-Unis pour y accomplir une mission d'information médicale. De retour en France, il quitte l'enseignement clinique pour la recherche et fonde le Centre du métabolisme phosphocalcique à l'Hôpital Lariboisière tout en étant le médecin personnel du général de Gaulle. Ce dernier, dont il est aussi l'ami, lui confie au moment du putsch d'Alger en 1961 un testament politique sous enveloppe « à n'ouvrir que si je disparaiss ».

André Lichtwitz est décédé le 19 juillet 1962 à Villejuif. Il a été inhumé à Paris.

- Grand officier de la Légion d'Honneur
 - Compagnon de la Libération - décret du 7 mars 1945
- Source et crédit photo : Ordre de la Libération

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

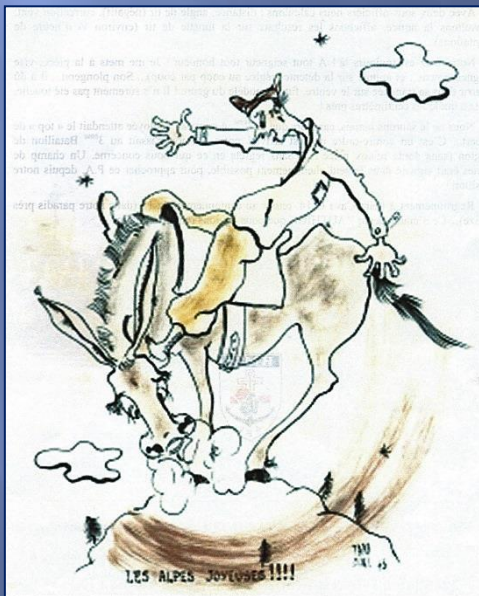
LE B.M.XI ET LA PRISE DU FORT DE MILLE FOURCHES

Général (C.R.) Jean-Loup DELAUNAY
alors Lieutenant commandant la 7^{ème} Compagnie
du B.M. XI

« L'attaque de la Division est lancée le 10 à 6h30. La 6^{ème} et la 7^{ème} Compagnie du B.M. XI, en réserve, attendent sur place toute la journée, mais on nous laisse prévoir notre engagement pour le lendemain.

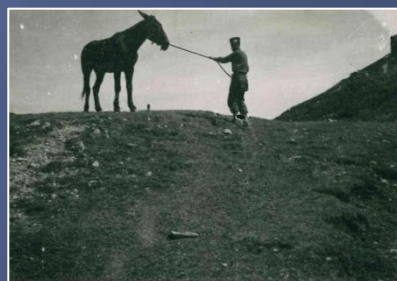
Effectivement, nous sommes alertés, à 2h du matin ce 11 Avril, et la 7^{ème} Compagnie reçoit l'ordre de se mettre en place, par la « baisse » de TURINI, sur la route qui passe à flanc de montagne, aux pieds et au Sud des forts de la FORCA et des MILLE FOURCHES, sans dépasser le lieu-dit CABANES-VIEILLES (4 à 5 bicoques en pierre recouvertes de rondins et de terre), un léger col.

La réaction allemande est faible. Des tirs d'artillerie, de harcèlements, sporadiques. Seule ma 1^{ère} section, à CABANES-VIEILLES, aura deux blessés. Le reste de la Compagnie, aligné sur la route, abrité par la pente est hors de portée. Les obus passent au-dessus de nos têtes et explosent dans le ravin à 100 ou 200 m en-dessous.



« En souvenir des échelons muletiers du B.M. XI qui ravitaillaient les pentes de l'Authion, inaccessibles par véhicules automobiles. Les mulets m'appréciaient guère les éclats des obus allemands qui procédaient à des tirs de harcèlement... D'où ruades diverses !

Au lever du jour nous apercevons l'échelon muletier de la division, qui franchit à son tour la baisse de TURINI : un obus explose sur la route au milieu, et nous voyons, tel un pantin désarticulé, un muletier projeté en l'air. Il retombe et boule dans la pente en dessous. Le temps de dire, ou penser « *le malheureux* » et voilà notre homme qui se relève et regagne la route en courant pour rattraper son mulet qui caracole affolé.



« Jean Galle (R.A.) et sa brêle » - Fonds François Engelbach

Vers 6h, je suis convoqué à CABANES-VIEILLES, où le chef de Bataillon me donne l'objectif de la 7^{ème} : le fort des MILLE FOURCHES.

Un renfort d'un élément d'assaut du Génie avec deux lance-flammes m'est attribué. Je demande un tir de neutralisation sur un piton au Sud-Est, dans notre dos, où nous avons vu quelques Allemands : il ne peut m'être accordé, les batteries ayant d'autres impératifs. Mais un bombardement aérien du fort est prévu immédiatement avant notre attaque : il doit nous servir de signal de départ. Une volée d'obus dont l'un secoue sérieusement le toit de la cabane et nous couvre de gravas abrège la réunion !

Je rejoins mon P.C., donne les ordres aux chefs de section et déploie la Compagnie, sur la pente, dans le dispositif choisi pour l'attaque.

Le fort est invisible de cet emplacement, à cause de l'arrondi de la pente. Nous entendons l'arrivée des avions, les explosions des bombes, sans les voir ; mais précédé d'un grondement inquiétant, nous voyons très bien l'avalanche des rocs et cailloux qu'elles déclenchent, et qui dévale un très léger talweg, où je me trouve avec le groupe de Commandement !

Tous s'abritent d'instinct dans les trous ou derrière les rochers en saillie.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

Les cailloux nous passent par-dessus en sifflant : Est-ce fini ? Non ! Un énorme bloc, d'environ 100 kg, arrive sur nous en bonds désordonnés. Il saute par-dessus un rocher derrière lequel est adossé un de mes sous-officiers et lui tombe... sur ... non ... entre les jambes, qu'il a écartées au dernier moment... Ouf !

Cela nous a fait perdre quelques minutes... je donne très vite le signal de départ.

La compagnie monte... souvent à quatre pattes..., la pente est rude bien que ce ne soit en fait que de la montagne à chèvres... voire à vaches pour les Alpains.



V- Authion - VV la Forca - VVV Mille Fourches
- Fonds François Engelbach -

Une mitrailleuse allemande, sur notre gauche nous envoie de longues rafales, mais elle tire un peu haut. Nous glissons un peu vers la droite et elle cesse de nous harceler.

A 50 mètres du sommet le fort devient visible. Mon radio (*en liaison avec le Bataillon*) alourdi par sa charge, essoufflé, a du mal à suivre. Je le laisse pour rejoindre les deux sections de tête et l'élément d'assaut. (*la 3^{ème} section devra, en prévision d'une contre-attaque dépasser le fort dès que possible et se mettre en défensive face aux nazis.*)

A 20 mètres du fort, après un peu de ramping, les lance-flammes sont mis en batterie. Il n'y a aucune réaction ennemie.

A mon signal «*Feu* », le premier ne fonctionne pas... le second lance un maigre jet noirâtre à 2 ou 3 mètres qui s'enflamme plus ou moins !

«*J'en ferais autant avec une chaude pisse*» s'exclame un chef de section (Lieutenant MOCHEL) qui lance ses hommes à l'assaut...

... et le fort est investi, par les hauts d'abord, puis fouillé intérieurement ensuite... sans coup férir... sans un coup de feu.

En sortent... 15 Allemands, du genre régiment de réservistes ou de gardiennage, résignés à être prisonniers !

Ce qui me parut le plus important fut la découverte d'un poste radio, neuf, que je fais emporter pensant qu'il pourra être utilisé. Malheureusement le garçon chargé de le redescendre, buttera sur un caillou, s'étalera... et le poste projeté dans la descente, roule, accélère et disparaît en rebondissant pour s'écraser 300 m en dessous sur la route ! ».

Jean-Loup DELAUNAY



Le fort de Mille Fourches C.P. : Ecpad
Source : www.alpes39-45.forumactif.com



Les fossés du fort de Mille Fourches
- Fonds François Engelbach -

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945

CHEMINS DE MÉMOIRE A CABANES-VIEILLES

Fiche technique du char STUART M 5

Pascal DIANA



CARACTERISTIQUES TECHNIQUES - Type : Char léger américain - Constructeur : Cadillac Motor Car Division, General Motors Corp. - Période de production : 2 074 exemplaires jusqu'en décembre 1942 - Equipage : 4 hommes - Longueur (m) : 4.84 - Hauteur (m) : 2.57 - Largeur (m) 2.29 - Poids en ordre de combat (kg) : 15 500 - Equipement radio : SCR508/528/538 **ARMEMENT** - Armement principal : un canon de 37 mm M6. Munitions : 147 obus.

- Rotation (degrés) : hydraulique 360°. Elévation (degrés) - 12° à +20° ; Rotation 360° : 15 secondes. Viseur : M6, M4. - Armement secondaire : 3 mitrailleuses MG Browning M1919 (7.62mm) dont 1 - mitrailleuse coaxiale - 1 mitrailleuse de caisse - 1 mitrailleuse sur le toit de la tourelle. Munitions : 6750.

MOBILITE - Moteur : 2x Cadillac Series 42 - Chenilles : 66 patins - Type & Cylindrée : 2 x V8, 5.7 litres - Largeur chenille : 29.5 cm - Puissance (max.) : 2 x 148 cv à 3 200 t/m - Rapport poids/puissance : 19.1 cv/t - Pression au sol : 12.6 psi - Boite de vitesse : 4 avant, 1 arrière

Pascal DIANA, historien, travaille depuis de longues années sur l'histoire du Massif de l'Authion et a participé à de nombreuses contributions menées dans un cadre associatif (Association AMONT basée à Saint Martin Vésubie) ou institutionnel, en collaboration avec le Parc National du Mercantour et le Conseil Général des Alpes-Maritimes. Il a notamment conçu les plaques d'interprétation installées à CABANES-VIEILLES et à la Pointe des Trois communes et participé à l'organisation d'expositions et à la rédaction de divers ouvrages sur le sujet. En 2012 il s'occupe de la mise en valeur de la relique du char de l'Authion : la carcasse du char a été extraite du vallon, où elle gisait depuis avril 1945, afin d'être transformée en monument et ainsi, échapper au pillage de collectionneurs peu scrupuleux. L'inauguration des travaux de mise en valeur du char de l'Authion à CABANES-VIEILLES a eu lieu le 29 septembre 2012. Dans le cadre de cette commémoration, Pascal DIANA a animé, des conférences afin de présenter cet objet de mémoire en retraçant les événements historiques et les différents travaux engagés pour le sauvegarder. Une exposition était également proposée au public.



Crédit photo : Pascal Diana



Crédit photo : Pascal Diana



Source : [Page Face Book VALLEE DE LA VESUBIE](#)

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

Offensive sur l'Authion - Journée du 10 Avril 1945



Echelon muletier - Crédit photo : Ecpad
Source : www.alpes39-45.forumactif.com

BIBLIOGRAPHIE

- Récit des combats du B.M. 21 dans l'Authion (9-21 avril 1945). Yves GRAS (B.M. 21) [Lien](#)
- Jalons. Dans la tourmente 39-45. Roger MARTY (B.I.M.P.). Ed. familiale
- Derniers combats, dernière victoire. Albert PIVETTE (B.I.M.P.) in : Revue de la France Libre, n° 250, 1er trimestre 1985
- Souvenirs de l'Authion, Michel HENRY (B.I.M.P.) in : Bir Hakim l'Authion n° 168 janvier 1998
- L'Authion, signification d'un sacrifice. Général Edgard MAGENDIE (B.I.M.P.)
- Souvenirs 39-45 de Jean CANDELOT (R.F.M.). Ed. familiale Jean-Louis CANDELOT, 2012
- Témoignage du Lieutenant de réserve R. PORTELATINE (3ème R.I.A.) in : Le front oublié des Alpes-Maritimes. Henri Klingbeil. Serre éd., 2005
- Biographie du Père Jean STARCKY (B.I.M.P.) Ordre de la Libération [Lien](#)
- Le carnet de route du sous-lieutenant SAUTREAU (B.M. 21) in : L'Authion libéré ! Pays Vésubien n° 6 – Amont, 2005
- Le groupe d'assaut de la 1^{ère} D.F.L. sur le front des Alpes, Lieutenant-colonel André LICHTWITZ in : Revue de la France Libre, n°79, Numéro spécial 1^{re} D.F.L., juin 1955
- Biographie d'André LICHTWITZ (Q.G. 50). Ordre de la Libération [Lien](#)
- Biographie de Raymond DELANGE. Ordre de la Libération [Lien](#)
- Mémoires de guerre d'un Français libre. Louis LECLERC (Génie). Ed. La Bruyère, 1984
- Mémoires de Maurice VALAY (R.A.). Ed. privée, non daté. Col. Blandine Bongrand Saint Hillier
- Les combats de l'Authion. Colonel Henri BERAUD in : Journal de la Roya Bevera n° spécial, 2005
- L'Authion libéré ! Pays Vésubien n° 6 – Amont, 2005 [Lien](#)
- Le front oublié des Alpes Maritimes. Pierre-Emmanuel KLINGBEIL. Serre éd., 2005
- La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS (B.M. 21), Presses de la Cité, 1983

CHEMINS DE MEMOIRE

- Le char Stuart de l'Authion. Conférence de Pascal DIANA, historien
- Photographies du char Stuart. Page Facebook « Le char de l'Authion » [Lien](#)

Blog Division Française Libre [Lien](#)
Fondation B.M. 24 - Obenheim [Lien](#)